

BAISSER DE RIDEAU SUR LA 7^e ÉDITION
DU FESTIVAL DIMAJAZZ

Grandiose...

Grandiose était la clôture de Dimajazz avec le spectacle donné par l'Américain Bernard Allison et sa troupe qui a tenu toutes ses promesses. Créatif à merveille, ce fils cadet du légendaire Luther Allison a, on ne peut mieux, été à la hauteur de sa réputation de chef de file de la nouvelle génération de bluesmen. «Mon père était toujours avec moi mais il me disait que son accompagnement ne devrait, en aucun cas, être ma source d'imitation. Il m'a instruit à me produire comme je le sens. La création artistique n'a pas de limite. Je jouerai ce morceau pour lui et pour vous», dédiera-t-il au tout début de son concert.

Une prestation qui se nourrissait au fur et à mesure du feed-back d'un public, à ses yeux «magnifique», et qui lui a donné envie de se reproduire encore une fois à Constantine. «Il faudrait juste de m'appeler», annoncera-t-il après le spectacle. La troupe à Bernard a joué ainsi des arrangements qui ont mis en valeur un style particulier avant de reprendre des «standards» ayant bercé l'enfance de ce bluesman et influencé son parcours artistique, Jimmy Hendrix surtout.

Des arrangements qui ont été tempérés par des productions en solo, fournies à tour de rôle par les membres du groupe où Bernard Allison qui a «abusé» de sa guitare électrique en se versant carrément dans une sorte de conversation instrumentale qui a enflammé la salle du théâtre de la ville, pleine comme un œuf. Il alternera, du fait, des techniques de jeu



Photos : DR

à la «Jimmy Hendrix», tantôt en utilisant sa langue comme plectre tantôt en mettant la guitare sur son col en frappant les cordes à l'envers...

Bref, il n'a pas manqué d'inspiration ni d'imagination pendant cette soirée qui a duré plus de trois heures. Les rythmes sont allés crescendo pour permettre aux présents de danser à la fin du concert. Même ceux n'ayant pas pu se procurer des billets, très nombreux soient-ils,

étaient sur l'esplanade d'en face pour regarder le spectacle sur l'écran géant, installé place de la Brèche.

Sincère. C'est le qualificatif qui colle bien à Bernard Allison et aussi aux musiciens de sa troupe, non moins talentueux et créatifs : l'Allemand Mike Glosmith à la guitare électrique également, Jassen Wilber à la basse, Bruce McCube au clavier, José James au saxophone et aux percussions, et Erick Ballard à la batterie (le plus jeune du groupe). «Nous essayons toujours d'évoluer en communion avec le public, ensemble, en famille, où nous œuvrons à exprimer toutes nos émotions. Je constitue avec mon groupe une famille et Dieu nous a réunis avec ce public pour cette soirée, pour la première fois en Algérie», dira-t-il.

Et d'ajouter : «J'ai travaillé avec cheb Khaled en France. J'ai aimé la musique raï dont je reconnaît les tempos algériens même si je ne peux distinguer les genres musicaux de ce pays.»

Baisser de rideau, donc, sur cette 7^e édition du festival culturel international de jazz de Constantine. Un festival qui grandit et gagne de plus en plus en notoriété de par le perfectionnement, d'année en année, de son organisation. Des «grosses pointures» commencent à s'y intéresser, suivant un effet boule de neige, et le trouvent déjà magnifique. Une star donne envie à une autre et il faudrait peut-être miser plus de moyens pour les prochaines éditions. Rendez-vous est donné en 2010 pour la 8^e édition...

Lyas Hallas

CHANSON KABYLE

Akli D., le troubadour, le spontané,
le galérien de la chanson kabyle à texte

«**J**e ne suis pas un poète, je suis un troubadour», disait, avec la simplicité qui le caractérise, Akli D. à la rencontre périodique «Parole aux artistes», animée par Slimane Benharat à la maison de la culture Mouloud-Mammeri de Tizi Ouzou, le mercredi 20 mai, devant une assistance nombreuse et intéressée. Par ces paroles pleines d'humilité, Akli D. prend ses distances avec la chanson commerciale et folklorique qu'il se refuse de juger, beaucoup de chanteurs du genre méritent d'être encouragés. Lui, il se situe plutôt dans le registre de la chanson à texte plus représentative et plus utile à notre culture et à notre identité. Emigré clandestin en France, il a vécu la galère des sans-papiers, chantant dans les cafés pour subsister, se dissimulant derrière la première lettre de son vrai nom pour échapper à la police, dormant à la belle étoile avant de se faire une place au soleil parmi les grands chanteurs de la chanson kabyle qu'il fera connaître et apprécier, notamment en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, au Portugal, en Espagne...

Il n'est pas contre le mélange des langues dans la chanson, ce mélange répond à un besoin du public franco-algérien de France, les chanteurs ont aussi besoin de vivre... En France, rappelle-t-il à son auditoire, 40% de la produc-



tion de chaque auteur doit se faire obligatoirement en français, ceci pour permettre à la culture française de sauvegarder sa place dans ce monde globalisé, dira-t-il en substance. Il ne faut pas vivre isolé du reste du monde, il faut connaître les autres, se faire connaître et se faire comprendre par les autres, vivre dans un échange permanent avec eux pour avancer dans la bonne direction en s'écartant des extrêmes. «Je suis fier quand j'entends un Français, un Anglais ou un Japonais fredonner la chanson de Idir *A vava nouva* et il faut faire écouter les meilleurs chanteurs étrangers à nos enfants. Il faut travailler beaucoup, organiser des festivals de la chanson

amazighe pour évoluer. Je serais, d'ailleurs, très heureux de faire quelque chose dans ce domaine», déclare l'hôte de Slimane Benharat avant d'annoncer une caravane qui regroupera, cet été à Tizirt et Béjaïa, des chanteurs kabyles vivant dans le pays et ailleurs accompagnés d'étrangers. Un petit festival de quatre jours, cette année, qui se répètera chaque été pour une durée d'un mois dès l'année prochaine, a précisé l'artiste.

Entre chaque série de questions-réponses de l'animateur et des présents, Akli D. prend sa guitare pour interpréter quelques chansons choisies de son répertoire. Des chansons courtes, des paroles ajustées, une thématique inspirée du vécu, un

style à part, confirmant la réputation internationale de cet artiste qui tranche avec la simplicité du personnage de tempérament plutôt timide. Parmi les intervenants figuraient Youcef Goucem, éditeur, Hafid Chenène, auteur de deux recueils de maximes en tamazighit, Mohamed Amalloul, animateur de la radio plurielle en France.

Un grand débat s'est déroulé, à cette occasion, entre deux éditeurs présents, d'un côté, l'invité de Slimane Benharat et le public, de l'autre. Les premiers ont expliqué leur rôle et leurs contraintes qui ne concordent pas toujours avec la mission que les autres veulent assigner à la chanson.

B. T

CCF DE ANNABA
Clôture en apothéose
de la manifestation
«Cinéma sous les étoiles»

La soirée de clôture de la semaine cinématographique «Cinéma sous les étoiles», initiée par le Centre culturel français (CCF) de Annaba, en collaboration avec l'université Badji-Mokhtar, s'est faite à guichets fermés. Une bonne partie du nombreux public venu pour l'occasion n'a pu y assister faute de places à l'intérieur de la cour de l'ex-lycée Pierre-et-Marie-Curie, lieu de cette manifestation. Par cette louable initiative, le CCF de Annaba récidive en «commettant» un nouvel acte culturel. Cette fois-ci, c'est le 7^e art qui a été à l'honneur, une semaine durant. La première édition de cette manifestation intitulée «Cinéma sous les étoiles» a drainé, une semaine durant, un nombreux public composé de jeunes et de moins jeunes dont certains découvrent pour la première fois la projection de films en 35 mm. Démarrée dans la soirée de samedi, l'inauguration de cette semaine cinématographique a débuté par la projection du film *les Silences du palais* de la Tunisienne Moufida Tlatli. Il aborde la condition d'une servante au palais du bey de Tunisie, à travers une histoire racontée par sa fille, née d'un père inconnu, et qui replonge dans l'atmosphère de cette époque. Devenue plus tard chanteuse, la fille retourne, à la mort du bey, dans ce palais où elle se remémore son enfance vécue dans cet univers fait de maîtres et de serviteurs, soumis au bon vouloir des puissants des lieux. Au programme de cette semaine, les cinéphiles de la région de Annaba ont également apprécié des œuvres cinématographiques de très bonne facture. Ils ont eu la possibilité de voir le classique *la Belle et la Bête*, du temps où le cinéma était en noir et blanc.

Ce film fantastique de Jean Cocteau date de 1946. Il avait obtenu le prix Louis Delluc à cette époque. Il y avait aussi *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, César du meilleur film, meilleur réalisateur et meilleure musique en 2002, *Mascarade* de l'Algérien Lyès Salem, film récent, ayant déjà raflé plusieurs récompenses aux festivals de Carthage, Dubaï et à celui du film arabe du Caire. *Bled number one* de Rabah Ameur-Zaïmèche, prix de la jeunesse à Cannes en 2006, est l'autre film algérien dont une majorité de mordus du 7^e art de Annaba ont visionné pour la première fois.

Programmé pour jeudi, date de la clôture de cette semaine, la projection du succulent *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre* d'Alain Chabat, ayant décroché trois nominations aux césars de 2003 et qui met en scène, entre autres acteurs, les grands Gérard Depardieu et Djamel Debbouze, dans une comédie hilarante. Des projections de documentaires et de courts métrages, ainsi que des rencontres notamment avec le réalisateur Mohamed Lakhdar Hamina et le critique de cinéma Abdou B. ont, d'autre part, été organisées au CCF. C'est dire que cette louable initiative du CCF de Annaba en collaboration avec l'université de la ville aura permis, à n'en point douter, aux cinéphiles, ainsi qu'à un large public une (re) découverte du vrai cinéma. Les deux ou trois «salles de cinéma», dont une seule plus ou moins dans un état potable, située à El Hadjar (10 km du centre-ville de Annaba), ne projettent que des films en DVD. Ce qui, d'ailleurs, donne tout son charme et son originalité à la projection des films du CCF en format 35 mm, sur un écran géant gonflable de 13x08m, agrémentée d'une sonorisation en stéréo Dolby Digital. Le matériel de projection ramené de France avait été installé dans la cour de l'ex-lycée Pierre-et-Marie-Curie, structure abritant actuellement des cours de langues étrangères de l'université de Annaba. Cet édifice d'une belle architecture du début du siècle dernier a émerveillé le directeur du CCF, Fabrice Morio, qui en le visitant pour la première fois a eu l'idée d'y organiser une manifestation cinématographique en plein air.

Il en a fait part au recteur de l'université Badji-Mokhtar, le docteur Mohamed Tayeb Laskri, qui a favorablement accueilli la proposition. L'autre fait remarquable lors de cette manifestation culturelle aura été les différents genres et rythmes musicaux animés chaque soir, en prélude au film, par différents groupes artistiques de Annaba et de Constantine. «Nous avons constaté durant cette semaine que les gens avaient soif de cinéma et de culture en général. D'où notre initiative qui sera reproduite, incha Allah, l'année prochaine», nous confiera Djamel Marir, le dynamique responsable de l'action culturelle du CCF.

A. BOUACHA